

La philosophie comme manière de vivre

LA SAGESSE COLÉRIQUE DE JEAN MESLIER, PRÊTRE ATHÉE ET PARRHËSIASTE

Florian Brion

Quand on évoque la philosophie comme manière de vivre, on imagine le bleu de la Méditerranée, le soleil d'Italie et les rivages hellènes. Parfois on s'aventure jusqu'à penser à une bibliothèque, au premier étage d'une vieille tour, à ses poutres sur lesquelles le maître des lieux faisait peindre des sentences en grec et en latin; certains vont jusqu'à évoquer un étang en Nouvelle-Angleterre, une cabane en Norvège. Qui imaginerait un presbytère, des grands marronniers, une église de village, et, en toile de fond la forêt des Ardennes ? On trouve la philosophie dans les lieux les plus insolites, et les plus inattendus, là où, les hommes simples vivent, simplement en hommes.

Préambule

Jean Meslier vécut en colère, en colère contre les hommes qui font souffrir et contre ceux qui acceptent de souffrir. Il enquêta sur les raisons de la souffrance et découvrit les raisons de sa colère. Son écriture possède la violence d'une vérité qui devient, tout à coup, évidence. Contraint de mentir le jour, le soir, il prenait la plume en homme libre devant la vérité à ses frères en humanité. Cette parole de la liberté libère, s'oppose à l'hypocrisie, à la langue des courtisans, des dévots et des prêcheurs. Meslier fut une manière de parrhêsiaïste, un parrhêsiaïste masqué.

Cette colère, cette vérité, constituent son testament : « J'essaierai ici, mes chers amis, de vous découvrir ingénument les vérités que l'on vous cache¹. »

■ 1. *Œuvres de Jean Meslier*, tome I, J. Deprun, R. Desné et A. Soboul (dir.), Paris, Anthropos, 1970, p. 37.

Il voulut découvrir et partager la vérité, démasquer l'imposture de ceux qui profitent de l'obscurantisme pour prendre le pouvoir sur les hommes et confisquer les richesses du monde. Jusqu'à son dernier souffle il réaffirma que la vérité était un préalable à la liberté, le point de passage obligé d'un retour à la justice. Il a osé mener son existence en se servant de son propre entendement. C'était déjà, à son époque, un acte de résistance, l'acte de naissance d'un siècle à peine né.

Le souci de joindre ce que l'époque avait disjoint, la vérité et l'existence, fut la raison de vivre de Meslier les premières lignes de son *Mémoire* ne cachent rien : « Mes chers amis, puisqu'il ne m'aurait pas été permis, et qu'il aurait été d'une trop dangereuse et trop fâcheuse conséquence pour moi de vous dire ouvertement, pendant ma vie, ce que je pensais de la conduite du gouvernement des hommes, de leur religion et de leurs mœurs, j'ai résolu de vous le dire au moins après ma mort². » Le terrain de son combat était constitué de 366 feuillets *in-8*, ses armes furent de plume et d'encre.

Malgré la modestie de ses moyens, Meslier fut un redoutable combattant de l'ombre, et de cette ombre il fit surgir une pensée radicale, sans concession, un système complet. Malgré son combat d'encre et de papier Meslier ne fut pas un révolté d'encre et de papier, il vécut en révolté, luttant contre la tentation de se découvrir, « j'ai été cent et cent fois sur le point de faire indiscrètement éclater mon indignation³ », de parler haut et fort en chaire plutôt qu'à ses liasses de papier de chiffon. Qu'y aurait-il gagné ? Qu'y aurait gagné ses chers amis ? Il y a des combats qu'il faut savoir ne pas mener sur un terrain sur lequel on est sûr de perdre et qu'il faut porter là où on peut l'emporter. « Par la détermination dont il a fait preuve en rédigeant son *Mémoire*, l'audace qu'il apportait à s'affirmer lui-même, et par l'exemple qu'il donnait ainsi à ses contemporains, Meslier se distinguait effectivement et avec éclat, de la race des lâches et des timides⁴. »

Nous voulons montrer que, parce que Meslier trouva dans son amour pour les humbles la force de chercher la vérité qui permettrait de les aider à vouloir se libérer de leurs chaînes, il fit une proposition inédite pour une vie philosophique libre. Nous voulons retracer cet itinéraire hors du commun d'un homme commun, hors des sentiers battus en passant par des chemins de campagne.

Les saisons en enfer

« Les uns sont toujours dans la prospérité et dans l'abondance de tous les biens, dans les plaisirs et dans la joie, comme dans une espèce de paradis, pendant que les autres sont au contraire toujours dans les peines, dans les souffrances, dans les afflictions et dans les misères de la pauvreté, comme dans une espèce d'enfer⁵. »

Ces étonnantes définitions matérialistes de l'enfer et du paradis constituent le point de départ de notre lecture. Le paradis c'est la prospérité,

■ 2. *Ibid.*, p. 5.

■ 3. *Ibid.*, p. 33.

■ 4. *Œuvres de Jean Meslier, op. cit.*, tome III, 1972, p. 171, note.

■ 5. *Œuvres de Jean Meslier, op. cit.*, tome II, 1971, p. 64.

l'abondance de biens matériels, les plaisirs du corps et la joie de vivre. Il est sur terre, réservé à quelques-uns, toujours les mêmes. De même, c'est sur terre qu'existe l'enfer comme pauvreté, misère et souffrance. Il est réservé aux autres, toujours les mêmes.

Nul besoin de Dieu dans le ciel pour le paradis, ni de diable et de feu éternel pour l'enfer. Le monde de Meslier n'a pas besoin de Dieu, il est fondamentalement athée. Les hommes se suffisent à eux-mêmes, tant pour la méchanceté que pour la bonté : si c'est ici qu'on trouve le paradis et l'enfer, c'est ici qu'on en trouve les causes⁶.

Jean Meslier est né dans cet enfer terrestre en 1664, à Mazerny, dans le duché de Rethel. De la souffrance, le Grand Siècle en avait déjà amené dans cette région et en amènerait encore. Les princes se disputaient, et quand les princes se disputent, les humbles payent. Les campagnes furent ravagées, les populations déplacées, des villages abandonnés⁷. En 1685, la révocation de l'Édit de Nantes conduisit à des conversions de masse, des déportations, des condamnations. À Sedan, on força les jeunes filles à entrer au couvent des Filles de la Propagation de la Foi⁸ ; on assista à des scènes

« Il y a dans le Nord de la Champagne de quoi historier un martyrologe »

tragiques, on dut murer les fenêtres pour empêcher les évasions et les suicides. Vauban, qui passait par là pour inspecter des remparts, s'en est ému. Dans *Mes oisivetés*, il note : « Il y a dans le Nord de la Champagne de quoi historier un martyrologe⁹. »

L'époque était aussi à la jouissance et au plaisir, il n'y a pas d'enfer sans paradis. On s'enrichissait facilement en pillant le royaume, les colonies de Nouvelle-France, de France équinoxiale et les comptoirs de la Compagnie des Indes. La manière était simple : extorsion, menace, guerre, détournement de fonds, péculat, assignation douteuse, chantage. Les grandes voleries des hommes d'État, les pirateries de palais étaient pratiques courantes, la corruption une coutume.

Jean Meslier était un garçon à l'esprit vif. Repéré par un curé du voisinage, il fut envoyé au séminaire à Reims. À cette époque, l'archevêque Charles-Maurice Le Tellier avait entrepris de reconquérir, sur le terrain spirituel,

■ 6. Les véritables diables sont les nobles et leur régime est le véritable enfer : « Mais sachez, mes chers amis, qu'il n'y a point pour vous plus de méchants, ni de plus véritables diables à craindre que ces gens-là dont je viens de parler », c'est-à-dire « il n'est pas jusqu'aux moindres gentillastres et jusqu'aux moindres hobereaux de seigneurs de villages qui ne veuillent se faire craindre et obéir, qui n'exigent d'eux des choses injustes », *ibid.*, p. 26-27.

■ 7. Michel Deveze, « Les villages et la région du curé Meslier sous Louis XIV, d'après les rapports des intendants », in *Le Curé Meslier et la Vie intellectuelle religieuse et sociale (fin du XVII^e, début du XVIII^e siècle)*, Actes du colloque international de Reims, 17-19 octobre 1974, Reims, Bibliothèque de l'Université, 1980 : « La région du curé Meslier a le malheur de se trouver à la frontière, et les innombrables guerres de l'époque y ont provoqué constamment des drames. », p. 12-13.

■ 8. Roger Zuber, « La répression de l'hérésie autour de Meslier », Actes du colloque international de Reims, p. 87. Selon Zuber, « certains historiens considèrent que la force morbide des conversions de masses et des pieuses comédies entraînées par la révocation de l'Édit de Nantes furent la cause de la déchristianisation du XVIII^e siècle ».

■ 9. Cité par R. Zuber, « La répression de l'hérésie autour de Meslier », *op. cit.*, p. 85.

l'Ardenne, terre huguenote. Il lui fallait un personnel bien formé, instruit et méfiant à l'égard de la superstition¹⁰.

Telles furent les circonstances qui firent de Jean Meslier, une sorte de curé d'élite nommé en 1689 sur la paroisse d'Étrépy et de Balaive, à un jet de pierre de Charleville et de Sedan. Il y passa sa vie et y mourut à la fin du mois de juin 1729. Il devait faire supporter l'enfer terrestre en faisant croire au paradis céleste.

Pourquoi faire supporter l'insupportable ? Ce serait se rendre complice de l'injustice que de faire passer l'injustice pour la justice, que de faire du scandale la norme. S'il ne croyait ni à l'autre monde ni aux arrières-mondes, il avait son arrière-boutique.

Sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes

Il rédigea une œuvre unique : *Mémoire des pensées de J[ean] M[eslier], Prê[tre]-cu[ré] d'Estrep[igny] et de Bal[aives] sur une partie des erreurs et des abus de la conduite et du gouvernement des hommes, où l'on voit les démonstrations claires et évidentes de la fausseté de toutes les divinités, et de toutes les religions du monde. Pour être adressé à ses paroissiens après sa mort et pour leur servir de témoignage de vérité à eux, et à tous leurs semblables.*

Le titre est immense, l'entreprise aussi : dénoncer les causes et les raisons de la tyrannie des puissants et de l'imposture religieuse pour rendre possible le paradis sur terre.

La méthode est nouvelle, Meslier ne rédige pas une utopie, mais un programme d'action politique. Il s'agit de passer à l'acte. Il ne faut pas substituer à une fable religieuse une fable profane, mais à toutes les fables la réalité matérielle.

Si l'enfer et le paradis existent sur terre, de quels crimes se sont rendus coupables les pauvres pour se retrouver en enfer¹¹ ? Quelles grandes œuvres les riches ont-ils accomplies pour vivre au paradis ? Quel est le mérite de cet enfant de 12 ans qui est sacré Roi de France en la cathédrale de Reims le 17 octobre 1722 ?

Pourquoi ceux qui travaillent ne travaillent ni pour eux, ni pour leurs enfants, mais pour les autres, pour ceux qui vivent au paradis de ceux qui ne travaillent pas ? Pourquoi les fruits du travail sont-ils détournés ?

Questions naïves d'un simple curé de campagne, mais questions essentielles.

■ 10. « Sous l'épiscopat de Charles-Maurice Le Tellier, favorable au jansénisme, tout un réseau de diffusion des idées néo-augustinienes se met en place dans le diocèse par l'intermédiaire de l'Université de Reims, des abbayes bénédictines, des congrégations de Saint Maur et de Saint Vanne et du monastère cistercien d'Orval. Le diocèse devient une plaque tournante pour la pénétration et la diffusion des livres imprimés en Hollande. » Dominique Julia et Denis McKee, « Le clergé paroissial dans le diocèse de Reims sous l'épiscopat de Charles-Maurice Le Tellier, origine carrière et mentalité », Actes du colloque international de Reims, *op. cit.*, p. 19-33.

■ 11. « Le vrai péché originel pour les pauvres peuples, est de naître, comme ils font, dans la pauvreté, dans la misère, dans la dépendance et sous la tyrannie des grands ; il faudrait les délivrer de ce détestable, et maudit péché » écrit Meslier dans sa « Lettre aux curés du voisinage », in *Œuvres de Jean Meslier*, tome III, *op. cit.*, p. 196-197.

Pour Meslier, il n'y a pas de crimes imputables aux Ardennais d'Étrépigny, ni à tous les peuples de la terre, il n'y a pas de belles actions dont doivent être remerciés les puissants. L'enfer, comme le paradis, est immérité.

Qu'en est-il de la raison d'être de l'enfer et du paradis ? Si l'enfer existe, c'est pour que le paradis existe. C'est la pauvreté des pauvres qui fait la richesse des riches. Plus les pauvres travaillent, plus les riches s'enrichissent : « Ce n'est que par votre industrie et par vos pénibles travaux que vient l'abondance de tous les biens et de toutes les richesses de la terre. C'est ce suc abondant qu'ils tirent de vos mains qui les entretient, qui les nourrit, qui les engraisse et qui les rend si forts, si puissants, si orgueilleux, si fiers et si superbes qu'ils sont¹². »

Pour Meslier, les travailleurs travaillent à leur misère, ils créent et renforcent tous les jours l'injustice dont ils souffrent, ils sont bien les travailleurs de l'enfer où ils croupissent et, comme en creux, les bâtisseurs du paradis dont d'autres jouissent : « Ils [les puissants] se servent de vos forces contre vous-mêmes¹³. »

Cette situation est contre la nature, contre la logique, contre la réalité, contre le bon sens, contre la raison, donc ce qui peut l'expliquer ne peut être que surnaturel, irréel, illogique, insensé, irrationnel. Or, ce sont là les caractéristiques de la religion : « Et c'est abuser de la simplicité, de l'ignorance et de la crédulité des peuples que de vouloir leur faire aimer et rechercher des douleurs et des souffrances réelles, sous prétexte d'acquérir par ce moyen, de belles récompenses qui ne sont qu'imaginaires¹⁴ » et encore « tous ces beaux spectacles de fêtes et de sacrifices, ou d'offices divins et de toutes ces autres superstitieuses pratiques de religion et de dévotion qui se font en leur honneur ; toutes ces choses-là dis-je, ne sont que des inventions humaines ». Les hommes sont comme les spectateurs médusés d'une gigantesque illusion qui tire sa force de leur ignorance. Cette illusion c'est la religion avec ses mises en scène, ses costumes, ses chants, ses décors. Il suffirait de montrer les coulisses et les machineries pour qu'ils comprennent et qu'ils acceptent de voir la réalité du monde, c'est-à-dire, pour Meslier, la vérité.

La religion est une imposture en vue de légitimer l'injustice, ceux qui en font profession sont des escrocs et des menteurs, ceux qui en profitent sont leurs maîtres en escroquerie et en mensonge ; ceux qui croient se font abuser.

Or, adhérer à une imposture est dangereux car pour défendre l'indéfendable il n'y a que le fanatisme : « la religion est une vraie pépinière de fanatiques¹⁵ ». Étant une imposture, elle invente le dieu dont elle parle, or il ne saurait y avoir de fausse religion d'un dieu vrai, un tel dieu vrai ne le permettrait pas. Il s'ensuit que Dieu est faux. Or ce qui est faux ne peut pas exister. Donc, Dieu n'existe pas.

De toutes façons, l'être n'a pas besoin de Dieu pour être. Par définition, l'être est. Meslier définit la matière comme « être en général et sans restric-

■ 12. *Ibid.*, tome III, p. 152.

■ 13. *Ibid.*, tome III, p. 146.

■ 14. *Ibid.*, tome I, p. 502.

■ 15. *Ibid.*, tome II, p. 475-525. Le chapitre 86 dont le titre est évocateur : « Faiblesse et vanité des raisonnements de nos déicoles pour excuser de la part de leur dieu les imperfections, les vices et les méchancetés, les défauts et les difformités qui se trouvent dans les ouvrages de la nature ».

tion¹⁶ », et encore « l'être en général ne peut avoir que de lui-même son existence, et son mouvement. Et par conséquent il ne peut avoir été créé¹⁷ ». Huit preuves de cette proposition forment l'architecture du *Mémoire* conçu comme le mode opératoire de la déconstruction des illusions qui permettent l'existence de l'enfer terrestre.

Preuve n° 1

Les religions, quelles qu'elles soient, sont des inventions humaines, Meslier reprend Montaigne, « l'homme est bien insensé. Il ne saurait forger un ciron, et forge des dieux à la douzaine¹⁸ », et se contredisent toutes entre elles, donc sont toutes fausses.

Preuve n° 2

La foi qui sert de fondement à toutes les religions est le produit d'impostures et de fables : les miracles, l'eucharistie, l'incarnation de Dieu dans son fils. Les évangiles prétendent écrits par des prétendus témoins se contredisent. Même le juge le plus crédule reconnaîtrait l'irrecevabilité de ces témoignages. Coupables de fausses déclarations devant le tribunal de l'humanité, les apôtres sont en mauvaise posture.

Preuve n° 3

Les révélations divines sont des fables de nourrices. Le traitement des animaux dans la Bible relève de la pire des barbaries, le sacrifice du fils d'Abraham est scandaleux ! On ne saurait prendre exemple sur de telles conduites pour bien vivre.

Preuve n° 4

Les prophéties de l'*Ancien Testament* ne se sont pas réalisées dans *Les Évangiles*. Jésus n'a pas sauvé les hommes, il n'a même pas été capable de se sauver lui-même. Comment ce pauvre hère, incapable de prendre soin de lui, obligé de mendier jusqu'à un peu d'eau, pourrait-il prendre soin du monde entier ?

Preuve n° 5

La comparaison de l'imagination du Christ et de celle de Don Quichotte – « ce fameux fanatique et chevalier errant en eut-il jamais de pareilles ? [...] ses imaginations et ses pensées toutes dérégées, et toutes fausses qu'elles étaient, n'ont jamais été dans un tel excès de dérèglement¹⁹ » – conduit à faire du christianisme une folie devenue religion. Il est en permanente contradiction avec lui-même : il est monothéiste et trinitaire²⁰ ; combat

■ 16. *Ibid.*, tome II, p. 237, chap. 71 : « L'être ou la matière qui ne sont qu'une même chose, ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement. »

■ 17. *Ibid.*, tome II, p. 245, note de Meslier.

■ 18. *Ibid.*, tome I, p. 57.

■ 19. *Ibid.*, tome I, p. 397. Meslier fait deux références au roman de Cervantès. Une première fois (tome I, p. 344) pour dire que les exégètes de la *Bible* pourraient tout aussi bien travailler sur *Don Quichotte*, et une seconde fois pour comparer le héros espagnol au « héros » des *Évangiles*. Voir note de R. D. dans *ibid.*, tome I, annexe IX, p. 532-533.

■ 20. Meslier ironise sur le Père, le Fils et le Saint Esprit, « Comme si des paroles équivoques comme celles-là

l'idolâtrie et adore des idoles « de pâte et de farine²¹ » ; son dieu est tout puissant, mais colérique, vengeur et injuste ; la morale chrétienne prône la souffrance, favorise les méchants, condamne le plaisir, avilit le corps et dégrade la sexualité, c'est une morale contre nature, inapplicable.

La morale chrétienne prône la souffrance, favorise les méchants, condamne le plaisir, avilit le corps et dégrade la sexualité

Preuve n° 6

Le christianisme soutient la tyrannie, légitime le parasitisme social, fonde les inégalités et ce qui les autorise : la propriété privée. Il rend le mariage indissoluble, causant ainsi de grands malheurs aux hommes. En son nom sont commis toutes sortes d'abus.

Preuve n° 7

Dieu n'existe pas ; toutes les preuves de son existence sont des sophismes ; si Dieu existait, il le ferait clairement savoir, et ne laisserait pas à des bonimenteurs le soin de parler à sa place. La matière est incréée et a elle-même son propre mouvement.

S'ensuit une critique sur la distinction cartésienne de la substance pensante et de la substance étendue. Les malheurs et les souffrances sont causés soit par la nature, soit par des erreurs des hommes. La nature n'est pas méchante, mais elle n'est pas faite pour les hommes qui ne sauraient en être ni les maîtres ni les possesseurs.

Preuve n° 8

L'âme n'est ni spirituelle, ni immortelle. L'âme est matérielle, les idées sont, comme les émotions et les sentiments, des modifications des agencements de la matière. Les hommes et les animaux²² n'ont pas d'histoire distincte. En athée cohérent, Meslier ne peut pas concevoir que la vie ait été créée. Il dénonce le créationnisme, met sur le même plan l'ensemble du vivant et enfin considère qu'on ne peut traiter les animaux comme des choses²³.

Désabusez-vous vous-mêmes !

La machinerie de l'enfer est démontée, il faut désormais travailler à construire le paradis sur terre. Au préalable, il faut savoir qui sont les habi-

ne pouvaient avoir qu'un seul sens », *ibid.*, tome I, p. 429. Il se sert des *Réflexions morales* de Pasquier Quesnel, évêque de Châlons-en-Champagne condamné comme janséniste dans la bulle *Unigenitus Dei Filius* en 1713.

■ 21. *Ibid.*, tome I, p. 431 puis p. 432, Meslier se déchaîne contre la transsubstantiation : « En changeant avec quatre paroles le pain et le vin en son corps ? Il faut être frappé d'un étrange aveuglement, d'une étrange prévention d'esprit pour croire et vouloir soutenir des choses aussi ridicules et absurdes. »

■ 22. *Ibid.*, tome III, p. 99-104. Meslier dénonce les cruautés faites aux animaux (la fête des chats), met en évidence leurs émotions, leur langage. En p. 101-102, Meslier montre que la cruauté à l'égard des animaux « tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentiments de douceur et de bonté ».

■ 23. Voir Étienne Verley, « Meslier et les animaux-machines », in Actes du colloque international d'Aix-en-Provence du 21 novembre 1964, p. 71-85.

tants de ce paradis. L'action politique s'appuie sur une claire connaissance de l'homme. Il faut examiner l'homme tel qu'il est.

D'une part, on peut faire l'hypothèse de sa méchanceté naturelle, auquel cas la société des rois ne serait pas parvenue à juguler cette méchanceté, à établir un monde meilleur, même en invoquant le fils d'un Dieu, mort sur une croix pour sauver ces méchants hommes.

D'autre part, on peut faire l'hypothèse de sa bonté naturelle, il aurait été avili par une société méchante et injuste. L'homme à la nature malléable se serait si bien adapté à cette vilenie artificielle qu'elle serait désormais comme une seconde nature.

Une autre hypothèse est envisageable. La nature humaine est un ensemble de potentialités ; et la société des tyrans n'aurait permis que l'actualisation des pires d'entre elles : la lâcheté, la volonté de puissance, la corruption, l'égoïsme, la veulerie, etc.

Quelle que soit l'hypothèse retenue, la société d'Ancien Régime est nocive, au pire elle avilit l'homme, au mieux elle échoue à le rendre meilleur.

Si la nature humaine est insuffisante, inachevée, ce qui expliquerait la méchanceté, il faut mettre en place une société qui permette de combler les manques naturels, l'artifice de la loi viendrait parfaire ce que la nature aurait laissé inachevé.

Si la nature humaine est bonne et généreuse, la société doit, si elle est encore nécessaire, se conformer à cette nature. Toute initiative nouvelle risquerait de rompre l'équilibre naturel.

Si la nature humaine est un ensemble de potentialités à faire émerger, alors la société nouvelle doit créer les conditions pour qu'émerge le meilleur de l'homme et que reste en retrait le pire.

Pour Meslier, « tous les hommes sont égaux par nature, ils ont tous également le droit de vivre et de marcher sur la terre, également droit d'y jouir de leur liberté naturelle et d'avoir part aux biens de la terre en travaillant utilement les uns et les autres²⁴ ». Or partout on ne voit que « cette énorme disproportion [...] entre les différents états et conditions des hommes, dont les uns semblent même nés que pour dominer tyranniquement sur les autres, pour avoir toujours leur plaisir et leur contentement dans la vie, et les autres au contraire semblent n'être nés que pour être des vils, des misérables, et malheureux esclaves²⁵ ». Comment ne pas penser aux mots que Rousseau utilisera quarante ans après, dans les premières lignes de son *Contrat social* ?

La matière humaine a été modelée par un sculpteur menteur. Ce malin génie n'est pas à chercher au ciel ou en enfer mais sur terre, dans l'état d'abandon dans lequel la société corrompue laisse les hommes qui ont eu le malheur d'y naître.

La troisième hypothèse sera donc retenue, la société est la raison permettant de comprendre que le mensonge soit préféré à la vérité ; que l'illusion masque la réalité ; que ceux qui souffrent supportent de souffrir. Elle instaure la paresse et la lâcheté : « malheur aux peuples qui se rendent

■ 24. *Œuvres de Jean Meslier*, tome II, op. cit., p. 17.

■ 25. *Ibid.*, tome II, p. 16.

lâchement esclaves des tyrans, et qui se rendent aveuglement esclaves des erreurs et des superstitions de la religion²⁶ ».

Le curé devance Rousseau lorsqu'il dénonçait l'universelle gueuserie sociale en décrivant Montpellier: « Ces rues sont bordées alternativement de superbes hôtels et de misérables chaumières pleines de boue et de fumier, les habitants y sont moitié très riches, et l'autre moitié misérables à l'excès, mais ils sont tous universellement gueux par la manière de vivre la plus vile et la plus crasseuse que l'on puisse imaginer²⁷. »

Quant à lui, Meslier écrivait: « Il n'y a qu'un intervalle entre ce paradis et cet enfer; car souvent il n'y a que le travers d'une rue, ou l'épaisseur d'une muraille ou d'une paroi entre les deux, puisque fort souvent les maisons ou les demeures des riches sont tout proches des maisons ou des demeures des pauvres²⁸. »

Universelle gueuserie qui interdit de tracer un portrait idyllique du laboureur ardennais, celui-ci ne serait méchant et vil que par la présence de son seigneur. Les seigneurs sont peu présents, et quand ils sont absents, les paysans se comportent encore plus vilement en jouant au seigneur à la place du seigneur. Meslier est lucide comme Molière dont le Sganarelle est un remarquable apprenti Dom Juan et qui, à la mort de son maître, ne pense pas à sa liberté mais se demande qui lui paiera ses gages, ou comme de La Bruyère dont une des éditions des *Caractères* reposait en bonne place dans la bibliothèque du presbytère d'Étrépigny²⁹.

Pour Meslier, il ne fait pas de doute que les peuples n'entreront pas spontanément au paradis sur terre même si la porte en est ouverte. Mais, il faut qu'ils y entrent seuls, les y conduire serait les conduire à une nouvelle tyrannie.

Comment transformer des vilains en révolutionnaires et des révolutionnaires en citoyens?

Les pauvres ne sont pas justes et généreux parce qu'ils sont pauvres. Les laquais et les servants sont des « fainéants inutiles³⁰ » qui font la force de leur maître, ils sont prêts à toutes les bassesses pour des beaux habits et les restes des assiettes. Pourtant, Meslier affirme que l'émancipation du peuple ne viendra que de lui-même: « La plupart de ces peuples entrevoit déjà assez les erreurs et les abus dont on les entretient, ils n'ont besoin à cet égard que d'un peu d'aide et d'un peu de lumière pour en voir clairement la vanité, et pour s'en délivrer entièrement l'esprit³¹. »

■ 26. *Ibid.*, tome III, p. 140-141.

■ 27. J.-J. Rousseau à J.-A. Charbonnel, 1737, *Correspondance générale*, DP, I, 70; L, I, 1. Cité par Jean Starobinski dans *Jean-Jacques Rousseau: la Transparence et l'Obstacle, suivi de Sept essais sur Rousseau*, « Sur l'origine de l'inégalité », Paris, Gallimard, 1971, coll. « Tel », 1976, p. 333.

■ 28. *Œuvres de Jean Meslier*, tome II, *op. cit.*, p. 64.

■ 29. Meslier cite six fois La Bruyère. Voir Roland Desné, « Meslier, lecteur de La Bruyère », in Actes du colloque international d'Aix-en-Provence, *op. cit.*, p. 87-104.

■ 30. « Il est manifeste que tous ces gens-là, gueux, ou riches fainéants ne sont d'aucune utilité dans le monde. » *Œuvres de Jean Meslier*, tome II, *op. cit.*, p. 30. Les riches et les puissants créent toute une société de parasites qui leur sert d'appui, de soutien et de légitimité, comme les prêtres créent toute une société de croyants qui, de même, leur sert d'appui, de soutien et de légitimité.

■ 31. « Lettre aux curés du voisinage », cité par Dommanget, in *Œuvres de Jean Meslier*, tome III, *op. cit.*, p. 195.

D'un côté, les peuples sont emprisonnés dans des illusions sociales, dans une psychologie de l'impuissance et de la lamentation, donc incapable de prendre la décision de se délivrer eux-mêmes; de l'autre, toute libération des peuples ne peut venir que d'eux-mêmes.

Or, le pouvoir n'existe qu'avec le consentement de ceux sur lesquels il s'exerce. Qu'on cesse d'obéir, et le pouvoir tombe: « Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres, je ne veux pas que vous le poussiez, ni l'ébranliez mais seulement que vous ne le souteniez plus³² », puis plus loin « c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre quitte sa franchise et prend le joug » écrit La Boétie³³.

Meslier ne peut ignorer Montaigne qui rapporte la stupéfaction des « ambassadeurs » brésiliens débarqués à Rouen pour être montrés au jeune roi Charles IX: « Ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiant à leurs portes, décharnées de faim; et trouvaient étrange que ces moitiés nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leur maison³⁴. »

Il adopte le point de vue naïf mais si sage de ceux qui s'étonnent que des valeureux guerriers se soumettent à un enfant, que les travailleurs s'appauvrissent et les oisifs s'enrichissent, que les honnêtes gens s'humilient et que les fripouilles parodent. Si l'on n'ose pas se battre, on peut oser désobéir.

En conséquence, il demande de ne plus rien donner aux riches, ni temps, ni argent; de leur refuser les honneurs, la richesse ne fait pas la valeur d'un homme; que les pauvres n'aiment pas ceux qui les avilissent; que les pauvres ne participent à l'avilissement de leurs semblables: « Vous n'avez pas besoin de tous ces gens-là, vous vous passerez facilement d'eux, mais eux ne sauraient nullement se passer de vous³⁵. »

En colère, Meslier fait le choix de la radicalité: « Où sont ces généreux meurtriers des tyrans que l'on a vus dans les siècles passés? Où sont les Brutus et les Cassius? Où sont les généreux meurtriers des Caligula et de tant d'autres? Où sont les Publicola? Où sont ces généreux défenseurs de la liberté publique, qui chassèrent les rois et les tyrans de leur pays, et qui donnaient licence à tout particulier de les tuer? Où sont les Cinna et tant d'autres, qui écrivaient et qui déclamaient hautement contre la tyrannie des rois? Où sont ces dignes empereurs, Trajan et Antonin le débonnaire, dont le premier, donnant l'épée au premier officier de l'Empire, lui dit de le tuer lui-même de cette épée s'il devenait tyran, et dont l'autre disait qu'il aimait mieux sauver la vie à un de ces sujets que de

**« Où sont
ces généreux
meurtriers des
tyrans que l'on
a vus dans les
siècles passés ? »**

■ 32. Étienne de La Boétie, *Traité de la servitude volontaire*, éd. par Claude Pinganaud, Arléa, 2007, p. 20.

■ 33. Meslier n'a sans doute pas pu lire en première main le texte de La Boétie, cependant il put trouver des pistes dans *Les Essais* I, XXVIII, « De l'amitié », Paris, Gallimard, 1962, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 182.

■ 34. Montaigne, *Les Essais*, I, XXXI, « Des cannibales », *op. cit.*, p. 212-213.

■ 35. *Œuvres de Jean Meslier*, tome III, *op. cit.*, p. 154.

tuer mille de ses ennemis ? Où sont, dis-je, ces bons princes et ces dignes empereurs ? On n'en voit plus de pareils ; mais à leur défaut, où sont les Jacques Clément et les Ravaillac de notre France ? Que ne vivent-ils pas encore, ces généreux meurtriers des tyrans ? Que ne vivent-ils encore dans nos jours pour assommer ou poignarder tous ces détestables monstres et ennemis du genre humain, et pour délivrer par ce moyen les peuples de leur tyrannie ? Que ne vivent-ils encore, ces dignes et généreux défenseurs de la liberté publique ? Que ne vivent-ils encore aujourd'hui pour chasser tous les rois de la Terre, pour opprimer tous les oppresseurs et pour rendre la liberté aux peuples ! Que ne vivent-ils encore tous ces braves écrivains et tous ces braves orateurs, qui blâmaient les tyrans, qui déclamaient contre leur tyrannie, et qui écrivaient âprement contre leurs vices, contre leurs injustices, et contre leur mauvais gouvernement ! Que ne vivent-ils encore aujourd'hui, pour blâmer hautement tous les tyrans qui oppriment, pour déclamer hautement contre les vices et contre toutes les injustices de leur mauvais gouvernement, pour rendre par des écrits publics leurs personnes odieuses et méprisables à tout le monde, et enfin pour exciter tous les peuples à secouer le joug insupportable de leurs tyranniques dominations ? Mais non, ils ne vivent plus, ces grands hommes, on ne voit plus de ces âmes nobles et généreuses qui s'exposaient à la mort pour le salut de leur patrie, et qui aimaient mieux avoir la gloire de mourir généreusement que d'avoir la honte et le déplaisir de vivre lâchement. Et il faut dire, à la honte de notre siècle et de nos derniers siècles, que l'on ne voit plus maintenant dans le monde que de lâches et misérables esclaves de la grandeur et de la puissance extraordinaires des tyrans³⁶. »

L'infâme c'est le tyran

Et pourtant, tous les hommes de pouvoir ne sont pas des ennemis, Marc-Aurèle est « l'un des meilleurs empereurs qui furent³⁷ » ; Trajan « fut un très bon et un très excellent prince³⁸ », et Antonin « le plus juste et le plus modéré des princes qui aient jamais tenu l'empire³⁹ ».

Par contre, Héliogabale est « le plus dissolu, le plus licencieux, le plus infâme, le plus exécration⁴⁰ » ; Caligula « un des plus méchants, des plus infâmes, des plus détestables tyrans⁴¹ ; Commode qui « voulu être appelé Hercule, fils de Jupiter⁴² » est décrit en meurtrier, Domitien en idolâtre de lui-même.

Ce n'est pas la fonction d'empereur qui est détestable en elle-même puisque certains empereurs sont excellents. La fonction ne rend ni méchant ni excellent. Le commandement des hommes est bon si celui qui commande commande pour la liberté de tous et consent à y sacrifier sa propre liberté et sa propre existence. Le commandement des hommes est haïssable si celui

■ 36. *Ibid.*, tome III, p. 132-136.

■ 37. *Ibid.*, tome I, p. 55.

■ 38. *Ibid.*, tome I, p. 55.

■ 39. *Ibid.*, tome I, p. 55.

■ 40. *Ibid.*, tome I, p. 41.

■ 41. *Ibid.*, tome I, p. 41.

■ 42. *Ibid.*, tome I, p. 41.

qui commande commande pour sa propre liberté et pour sa propre existence, quitte à y sacrifier l'existence et la liberté de tous les peuples de la terre.

Si les peuples doivent être commandés, il faut qu'ils le soient par un homme capable de mettre leur liberté au-dessus de tout, non comme un idéal mais comme une réalité parce que les hommes sont si lâches, si ignorants, si crédules qu'ils savent se contenter d'illusions, qu'on leur dise qu'ils sont libres et ils le croient, qu'on leur dise que la liberté est dangereuse et ils le croient. Absorbés par leurs habitudes et par la recherche égoïste de petits avantages personnels aussi misérables qu'éphémères, ils finiraient par oublier ce qu'est la liberté et seraient capables d'appeler l'esclavage la liberté, la guerre la paix et l'amour la haine.

La société contre l'État, la négativité du pouvoir

La position de Meslier soulève deux questions.

La première à propos de la modalité de la révolution : d'un côté le peuple doit se libérer lui-même, mais de l'autre il attend des hommes de la trempe de Trajan ou d'Antonin pour protéger cette liberté, des hommes comme Jacques Clément, Ravaillac, Brutus et Cassius pour assassiner les tyrans, des orateurs comme Cicéron pour haranguer les foules et réveiller les consciences, des législateurs comme Publicola pour donner des droits au peuple. L'attitude est contradictoire. Qui doit entreprendre la révolution ? Une élite, des hommes à la trempe exceptionnelle ou le peuple, tous les braves gens exploités ? Meslier ne tranche pas, passe d'une option à l'autre. La seule certitude étant la nécessité de la révolution.

La seconde à propos de l'articulation entre le pouvoir et la liberté.

Le pouvoir est considéré comme nocif. Le pouvoir, c'est avant tout le pouvoir de tyranniser, donc d'écraser, de réduire, de rabaisser, d'avilir. Les hommes généreux qui exercent dignement le pouvoir l'exercent avant tout pour le juguler, pour en réduire les conséquences funestes. Le pouvoir c'est le négatif, il faut confier le négatif à ceux qui seront capables non pas de le transformer en positif mais de protéger le positif. Exercer le pouvoir pour empêcher qu'il s'exerce, voilà ce que Meslier attend d'un prince juste. Voilà pourquoi il invoque Antonin dont il se fait l'image d'un débonnaire protecteur du peuple et Trajan qui serait prêt à se sacrifier et dont la sagesse serait allée jusqu'à comprendre que le pouvoir dont il disposait serait la première menace pour la liberté des peuples, d'où l'hypothèse de son propre assassinat. L'empereur qui ne parviendrait pas à contenir le pouvoir mais qui ne ferait que l'exercer deviendrait un tyran, ordre serait donné aux prétoriens de supprimer le tyran, donc de restaurer la liberté. La liberté est bien supérieure au pouvoir, ce n'est pas le pouvoir qui confère la liberté mais le légitime. Ce qu' imagine Meslier, ce n'est pas une société sans État, c'est une société contre l'État. Il s'agit de lutter pour que le pouvoir ne mette pas en danger l'ordre social.

Exciter les peuples !

Meslier en appelle à ceux qui ont la lucidité, le courage et le talent d'éveiller les peuples, à l'émergence d'une opinion publique. Tant que le peuple n'est pas instruit de ce qui se trame sur son dos, il ne peut que le

courber, l'instruction le redressera. Il s'agit, et c'est pour Meslier une sorte de devoir moral puisqu'il serait honteux de ne pas le faire, « d'exciter » les peuples, de leur montrer leur condition comme elle est, et non de les laisser croire la fable des puissants. Le rôle de ceux que Meslier appellent les orateurs, autant dire les philosophes, est d'accuser les menteurs et les hypocrites, de mettre en évidence les machinations, de tourner en ridicule le discours sophistiqué que les grands inventent pour masquer leurs turpitudes et justifier leurs vices. Le courage que réclame Meslier c'est le courage de la vérité. Les orateurs, doivent, par leurs interpellations et leurs harangues, non pas orienter le jugement du peuple, mais permettre au peuple d'accéder au jugement.

Depuis quelle tribune prendre la parole ? Parler depuis un palais serait parler pour ceux du palais, pour les maîtres. Molière raille les mœurs de Versailles mais en vit. La raillerie porte-t-elle ses fruits ? Il écrit avant tout pour son maître, le plus infâme des tyrans, Louis XIV. Le public rit des histoires de cocu, le roi s'amuse de la prose de monsieur Jourdain et de la concupiscence de Tartuffe. Mais ni le ridicule d'un bourgeois qui veut se faire gentilhomme, ni un sein vu par un faux dévot ne libèrent les peuples.

L'orateur doit parler depuis le peuple, avec le langage du peuple et au peuple. Il doit éveiller cette sagesse que le peuple a en lui. Elle ne s'exprime pas dans les traités compliqués et doctes mais dans des actes, des conduites, des manières de vivre qui sont tout autant de manières de penser, de se penser et de juger du juste et de l'injuste, du bien et du mal, du louable et du condamnable. Pourvu qu'on permette au peuple d'être lui-même, il manifestera, dans son sens commun une sagesse qui lui permettra de vivre convenablement.

« Vivre convenablement ensemble »

Il faut construire un paradis qui ne se paye pas au prix de l'enfer. Un paradis où le plaisir et la jouissance soient mérités par tous. Un paradis sans propriété privée. Nul ne doit être privé des biens de la terre, donc la propriété ne saurait être privée, la propriété privée engendre la privation.

Alors les hommes pourront vivre « convenablement ensemble⁴³ ».

Les subsistances, les vêtements et les logements sont équitablement partagés entre les membres de la communauté, « tous ont une même ou semblable nourriture⁴⁴ », on ne voit plus les uns qui se saoulent et se goinfrent, alors que d'autres meurent de faim ou n'ont pas assez pour nourrir convenablement leurs enfants ; ils sont « bien vêtus et bien chaussés⁴⁵ », il n'y en a pas qui « sont morfondus de froid pendant que d'autres manquent de malles pour y ranger leurs vêtements⁴⁶ » ; ils sont « également bien meublés, bien logés et bien couchés⁴⁷ », il n'y en a pas qui « ne possèdent même pas un lieu pour se retirer⁴⁸ ».

■ 43. *Ibid.*, tome II, p. 62.

■ 44. *Ibid.*, tome II, p. 62.

■ 45. *Ibid.*, tome II, p. 62.

■ 46. *Ibid.*, tome II, p. 63.

■ 47. *Ibid.*, tome II, p. 63.

■ 48. *Ibid.*, tome II, p. 63.

Les enfants des membres de la communauté sont « également bien élevés, également bien nourris, également entretenus⁴⁹ ». Meslier considère que la diversité d'éducation est cause de trouble et de division : « Ils seront également instruits dans les bonnes mœurs et dans l'honnêteté, aussi bien dans les sciences que dans les arts, autant qu'il serait nécessaire et convenable à chacun d'eux de l'être, par rapport à l'utilité publique et au besoin que l'on pourrait avoir de leur service, en sorte qu'étant tous instruits dans les mêmes principes de morale et dans les mêmes règles de bienséance et d'honnêteté, il serait facile de les rendre tous sages et honnêtes, de les faire tous conspirer et tendre au même bien et de les rendre tous capables de servir utilement leur patrie⁵⁰. »

La fabrique sociale c'est l'éducation. La cohésion éducative assure la cohésion sociale. Il ne s'agit pas pour autant de modeler les enfants, il s'agit de prendre en compte leurs aptitudes et les besoins de la société en vue de leur épanouissement individuel. Le système social ne réclame pas le sacrifice de l'individu et l'individu ne se présente pas en profiteur du système.

L'éducation doit suivre deux directions. La première est celle de l'utilité, c'est pour cette raison qu'il faut apprendre les sciences et les arts, la deuxième direction rend les hommes sociables en leur apprenant la bienséance et l'honnêteté. La sociabilité n'est donc pas naturelle, la société ne saurait l'être, elle est donc un produit de la volonté et de l'art des hommes. Des hommes de bonne volonté mettront en place une bonne société, des hommes de mauvaise volonté mettront en place une mauvaise société.

**« Il serait facile
de les rendre
tous sages et
honnêtes, de
les faire tous
conspirer et
tendre au même
bien »**

Meslier fonde, en partie, sa construction sociale sur l'instruction. Ces intuitions s'imposèrent à tout le siècle dont Meslier participait, sans le savoir, au réveil. Kant écrira, dans ses *Réflexions sur l'éducation* : « L'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est rien que ce que l'éducation fait de lui⁵¹. » L'éducation fabrique le public qui lit, qui pense, qui critique, qui publie, qui s'exprime. Donc, l'éducation doit être publique, parce qu'elle n'est pas seulement l'affaire de la famille, elle est l'affaire de tous.

Les membres de la communauté, hommes et femmes, travaillent. Ne pas travailler introduirait l'injustice puisque ce serait profiter du travail des autres sans pouvoir faire profiter les autres de son propre travail : « C'est une injustice criante de faire manger ainsi à des fainéants, à des gens oisifs, et inutiles, la nourriture que les seuls bons ouvriers devraient avoir⁵². » Le

■ 49. *Ibid.*, tome II, p. 81.

■ 50. *Ibid.*, tome II, p. 81.

■ 51. E. Kant, *Réflexions sur l'éducation*, introduction et traduction par Alexis Philonenko, Paris, Vrin, 1967, 2004, p. 98. AK. IX, 443.

■ 52. *Œuvres de Jean Meslier, op. cit.*, tome II, p. 40.

travail est le deuxième ciment de la communauté après l'éducation. Le vieil ordre féodal est congédié.

Il ne s'agit pas de travailler pour travailler mais de travailler pour les besoins de la communauté ; lorsque ces besoins sont assurés, le travail n'est plus nécessaire. Cela ne signifie pas qu'on doive sombrer dans le désœuvrement et l'ennui, un autre travail que le travail de subsistance est possible : la musique, le théâtre, la jonglerie, le chant, la danse, les marionnettes, etc. Meslier comprend déjà l'importance, et l'intérêt d'activités non productrices d'objet mais de sociabilité. Le travail est un instrument pour se libérer des besoins et assurer l'égalité et l'équité dans la communauté, en aucun cas le travail ne saurait devenir un levier de l'aliénation et de l'asservissement.

Les membres de la communauté sont libres de s'aimer : « Liberté aux hommes et aux femmes de se joindre indifféremment ensemble, chacun suivant son inclination, comme aussi la liberté de se quitter et de se séparer les uns des autres, lorsqu'ils ne se trouveraient pas bien ensemble, ou lorsque leur inclination les porterait à former quelque autre nouvelle alliance⁵³. »

À la liberté des mariages, Meslier associe la liberté des divorces, la condition du divorce n'est pas seulement la mésentente, mais aussi la possibilité de nouvelles ententes, les membres de la communauté peuvent se séparer et fonder de nouveaux couples. Ce qui préside à la vie commune doit être « le plaisir et le contentement ensemble⁵⁴ ». Il s'agit de vivre ensemble, pour le meilleur, donc le plaisir, et non pour le pire. La vie commune est une combinaison, or il y a une infinité de combinaisons possibles. Si une combinaison est plus avantageuse qu'une autre pourquoi la refuser ? Pourquoi choisir le pire lorsqu'on peut choisir le meilleur ? Pourquoi vivre en enfer alors qu'on peut pousser la porte du paradis ?

La condamnation de la sexualité est une incohérence chrétienne, si Dieu ne voulait pas qu'on fasse usage de nos sexes pourquoi nous en aurait-il pourvus ? Elle se double d'une posture contre nature, le surnaturel est anti-naturel : « C'est manifestement une erreur, et c'est même une folie de dire que la perfection de la vertu consisterait à aimer, et à rechercher ce qui serait contraire à la nature et qui tendrait même à sa destruction⁵⁵ » puisque « les pratiques de la chair sont naturelles, les plus convenables et les plus nécessaires à la multiplication du genre humain⁵⁶ ».

Par ailleurs, toute condamnation du désir et du plaisir est vaine. Qui renoncerait à ses désirs, aux promesses du plaisir par peur du châtimement divin ? La crainte des enfers ne peut empêcher la jouissance des amants. Pour les pauvres paroissiens de Meslier, l'enfer n'est plus à craindre, il est vécu au quotidien. S'ils peuvent, en enfer, jouir de temps à autre, pourquoi se priveraient-ils ? Une précision toutefois, si Meslier défend l'union libre, il n'en condamne pas moins « la chiennerie », cause de troubles multiples,

■ 53. Édition Rudolf Charles, tome II, p. 226. L'édition Anthropos diffère : « et si au contraire ils laissaient toujours libres entre eux, l'union et l'amitié conjugale sans contraindre les uns, ni les autres, c'est-à-dire sans contraindre les hommes ni les femmes à demeurer toute leur vie inséparablement ensemble, contre leur inclination on ne verrait certainement point tant de mauvais mariages. », tome II, p. 79.

■ 54. *Œuvres de Jean Meslier, op. cit.*, tome II, p. 80.

■ 55. *Ibid.*, tome I, p. 501.

■ 56. *Ibid.*, tome I, p. 499.

mauvais exemple pour les enfants. La vie de couple et la vie amoureuse sont légitimes si elles sont avantageuses et la marque la plus évidente de cet avantage est la sensualité et le plaisir. « Sots [...] sont ceux qui par bigoterie et par superstition n'oseraient goûter au moins quelques fois ce qui en est⁵⁷. » Le dolorisme chrétien est radicalement congédié de la communauté mesliériste⁵⁸.

Les membres de la communauté obéissent à des règles et à des lois : « Une société ou une communauté d'hommes ne peut être bien réglée ni même étant bien réglée, se maintenir en bon ordre, sans qu'il y ait quelque dépendance et subordination entre eux ; mais il faut aussi que cette dépendance soit juste et proportionnée, c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à trop élever les uns et trop abaisser les autres ; ni trop flatter les uns ni trop fouler les autres⁵⁹. »

Il y affirme que toute société doit être réglée, nous devons comprendre par là, régulée. La règle sert moins d'instrument de mesure d'une conduite à l'aune d'une norme que d'orientation ou de borne. La régulation, c'est l'instrument nécessaire pour limiter les inégalités. La règle instaure un ordre et cette instauration comme son maintien nécessitent l'établissement de rapports hiérarchiques entre les hommes. C'est l'ordre social, non spontané, qui justifie et nécessite des rapports de subordination. Mais la subordination n'est pas l'aliénation. Si la hiérarchie provoque du désordre, de l'injustice, de la violence et met en danger la communauté, alors elle n'est plus justifiée. Pour cette raison, elle est elle-même contrôlée, il ne s'agit pas de donner des honneurs, des titres mais de confier une fonction supposant une certaine forme de commandement à des égaux qui ne donne pas droit de jouir du travail des autres, ni d'avoir de plus belles maisons, ni de plus beaux habits ni de meilleures nourritures. Ce commandement est au service de ceux qui sont commandés et non au service de celui qui commande.

Ne pas administrer la cité serait laisser libre cours à la volonté de puissance de certains hommes et à la volonté de servitude de certains autres, ce serait courir à la catastrophe.

Si la nature est souvent une référence pour Meslier parce qu'elle est la manifestation incontestable de la réalité, elle n'est pas, par contre, le modèle de l'organisation sociale. Les hommes n'ont pas, par nature, les moyens de s'assembler en des communautés justes et heureuses.

Le paradis terrestre pour tous a un prix, celui de l'effort sur soi, celui de l'éducation, celui du travail. C'est le seul prix supportable, c'est la seule voie possible. Quiconque voudrait payer un autre prix ou s'en exonérer devra rester à la porte du paradis ; s'il y rentrait, il le transformerait en enfer. Il ne s'agit pas de partager les fruits du travail de chacun, ces fruits sont la propriété de tous ceux qui travaillent, ce qui est partagé c'est une volonté, c'est un ensemble de règles, c'est un souci commun, c'est une histoire.

■ 57. *Ibid.*, tome I, p. 505.

■ 58. Meslier affirme que la première erreur de la morale chrétienne est qu'elle « fait consister la perfection de la vertu et le plus grand bien, ou avantage de l'homme, dans l'amour et dans la recherche des douleurs et des souffrances suivant les belles maximes du Christ ». *Ibid.*, tome I, p. 498.

■ 59. *Ibid.*, tome II, p. 17.

La vie comme manière de philosopher

Nous soutenons que la vie de Meslier fut philosophique, pas à la façon de ses éclatantes existences antiques auxquelles Pierre Hadot⁶⁰ et Michel Foucault⁶¹ font référence dans les textes fondateurs de la réflexion sur la philosophie comme manière de vivre, mais d'une manière plus discrète. Meslier pratique aussi l'examen de soi, l'écriture comme exercice philosophique, recherche courageusement la vérité, pose la question du gouvernement de soi et des autres.

Pourtant, nul besoin de recours aux forêts pour Meslier, il habite presque en forêt (Etrépigny est un village de laboureurs et de bûcherons), nul besoin de renoncement à l'agitation de la vie, la vie de Meslier n'a guère été agitée, nul besoin d'abandon de la richesse et de l'aisance matérielle, il n'a été ni riche ni aisé.

Meslier n'a pas besoin de rupture existentielle, il mène d'emblée une existence humble, lucide, soumise aux aléas de la nature et de l'histoire. Il doit, pour bien vivre, faire la distinction entre ce qui dépend de lui et ce qui ne dépend pas de lui, ce n'est pas une question théorique, c'est une question pratique, urgente, une question de survie. Ni Thoreau, ni Diogène, parce que Meslier commence son existence là où ces deux-ci ont voulu aboutir. Ceux-ci ont fait le choix d'y aller, Meslier n'a pas fait le choix d'y naître, mais il fit le choix d'y rester. (Il aurait pu facilement gagner la Hollande et abandonner ses « chers amis ».)⁶² On ne peut pas dire que le point d'arrivée des premiers fut le point de départ du second, puisque Meslier ne voulut pas partir.

Si l'expression « philosophie comme manière de vivre » désigne habituellement un mouvement qui part de la philosophie et conduit à la vie, la philosophie permettant une réconciliation de l'individu et de son existence, chez Meslier c'est l'existence qui conduit à la philosophie. En revanche, ce qu'il propose à ses « chers amis », c'est une véritable conversion philosophique, donc une philosophie comme manière de vivre, entendue au sens classique.

Meslier, comme ses devanciers de l'Antiquité et ses successeurs plus proches de nous, nourrit le projet de transformer l'existence. Il réclame à la méditation, à l'activité intellectuelle, qu'elle soit l'écriture ou la prise de parole (en public ou discrète), une efficacité sur l'existence.

Comme eux, il respecte profondément la vie, il y a une confiance en la vie et en la capacité que tout être vivant a d'éprouver, de sentir, de souffrir, de jouir. Mais il faut que cette vie soit éveillée à la conscience. Or, cette conscience est endormie par la machination déchristicole et nobiliaire qui enferme dans une illusion funeste, rend la vie morbide, dégrade et avilit l'humanité. Si Meslier réclame l'intervention de la pensée c'est déjà

■ 60. Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995 ; *La Philosophie comme manière de vivre*, Paris, Albin Michel, 2001 ; *Exercices spirituels et philosophie antique*, Institut des études augustinienes 1993 et Albin Michel 2002, et avec Ilsetraut Hadot, *Apprendre à philosopher dans l'Antiquité*, Paris, Le Livre de poche, 2004.

■ 61. Notamment *L'Histoire de la sexualité* et les cours au Collège de France, *L'herméneutique du sujet et Le gouvernement de soi et des autres I et II*.

■ 62. *Œuvres de Jean Meslier, op. cit.*, tome I, préfaces, « L'homme et son œuvre », Roland Desné, p. XLIV.

à l'occasion d'un éveil, il s'agit de dessiller les peuples, de faire tomber les écailles des yeux, de chausser les lunettes qui permettraient de voir, de se voir et donc d'agir comme il convient, de vivre authentiquement. Il ne s'agit pas d'abandonner le monde, de se retirer. Il s'agit de bien vivre là où on est, ne pas aller chercher dans un ailleurs hypothétique une félicité qu'on peut trouver sur place, en soi, en étant capable de mobiliser ses propres ressources et avant tout sa propre sensibilité.

C'est avant tout cette sensibilité, ce sensualisme même qui caractérise la vie de Meslier. Cet homme à fleur de peau est en colère, très tôt, dès l'adolescence. Il est pourtant d'un caractère très doux s'affligeant de la violence, jusqu'à celle faite aux bêtes⁶³. « Je sentais naturellement en moi-même que je ne trouvais rien de si doux, rien de si agréable, de si aimable, et rien de si désirable dans les hommes que la paix, la bonté de l'âme⁶⁴. »

Cette sensibilité lui ouvre les yeux, il voit ce qui est là où les autres ne voient que ce que les dogmes religieux leur font voir, là où les autres sont rendus aveugles par le poids idéologique de l'ordre social. « Dès ma jeunesse, écrit-il, j'ai entrevu les erreurs, et les abus, qui causent tant de si grands maux dans le monde ; plus j'ai avancé en âge et en connaissance, plus j'ai reconnu l'aveuglement et la méchanceté des hommes⁶⁵. » Si l'aveuglement conduit à la méchanceté, si cet aveuglement a pour cause l'obscurantisme, les lumières, tranquillement administrées, patiemment allumées, rendront la vue aux aveugles, et la vue les conduira sur le chemin de la bonté. Il ne s'agit pas de porter son regard vers l'invisible, mais seulement de voir le visible. La philosophie est une médecine qui rend la vue aux aveugles, apprenant à voir ils découvrent le plaisir de la vérité et abandonnent leurs rancœurs et leur méchanceté.

**« Dès ma jeunesse
j'ai entrevu les
erreurs, et les
abus, qui causent
tant de si grands
maux dans le
monde »**

C'est pour cette raison que nous comprenons déjà la vie de Meslier comme une vie sensible puis comme une vie sensuelle. La sensibilité à la douleur se doublant d'une disponibilité au plaisir, le rejet de la souffrance d'une promotion du plaisir. On sait que les rapports d'inspection⁶⁶ de Le Tellier et de de Mailly ainsi que les rares témoignages sur Meslier n'indiquent ni ivrognerie, ni gloutonnerie, mais que remontrances lui furent faites à propos de ses servantes. L'âge canonique était de 50 ans, or deux rapports lui reprochent d'avoir une servante de 23 ans et de 18 ans⁶⁷. On sait le point de vue de Meslier sur la vie de couple, une association convenable pour le meilleur de chacun des deux contractants, il y a fort à conjecturer qu'il n'y avait pas pour lui de distinction entre la théorie et la pratique. On

■ 63. Élisabeth de Fontenay analyse le rapport de Meslier à l'animal dans le chapitre « La douleur des mouches et des araignées » de son *Silence des bêtes, la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, p. 489-496.

■ 64. *Œuvres de Jean Meslier, op. cit.*, tome I, p. 6.

■ 65. *Ibid.*, tome I, p. 7.

■ 66. *Ibid.*, tome III, « Documents annexes, notes de la main de Le Tellier, témoignages », p. 407-430.

■ 67. *Ibid.*, tome II, p. 415, note 3.

sait aussi son point de vue sur l'amour charnel, seuls les sots et les dévots n'y goûtent point. Meslier a dû mettre en pratique lui-même sa maxime « profiter sagement et sobrement de la vie » avant d'en faire recommandation à ses chers amis.

Cette sensibilité conduit à la lucidité et la lucidité au pessimisme, « j'estimai [...] la condition des morts plus heureuse que celle des vivants⁶⁸ », mais ce pessimisme n'a jamais été considéré comme une règle de conduite, comme un moteur. Meslier a vécu son pessimisme comme une sorte de prix à payer de sa lucidité, ce pessimisme ne fut jamais complet, sinon il eût été en contradiction même avec le *Mémoire*, qui est la marque d'un effort fait pour vaincre ce pessimisme. C'est de cette attitude exemplaire dont Desné⁶⁹ parle quand il dit de Meslier qu'il fit preuve de courage.

S'il eut le courage de se construire, de devenir ce qu'il fut, ce n'était pas pour se fondre dans l'harmonie du cosmos comme le sage stoïcien que décrit Pierre Hadot ou pour prendre soin de lui-même comme l'Alcibiade que décrit Michel Foucault. Meslier n'est pas davantage attiré par le cosmos que par lui-même. La vie philosophique de Meslier est terrienne et généreuse. Sa sagesse n'est pas de trouver sa place dans le cosmos ni de construire une esthétique de soi, encore moins d'être comme un dieu parmi les hommes. La communauté villageoise de Meslier n'est pas le Jardin des amis et encore moins la villa de Pison. La vie sage pour Meslier c'est une vie de vérité, la vérité suppose un combat contre l'illusion, ce combat doit être mené de façon à être gagné. Il ne peut pas se permettre de partir à l'aventure, de prendre la parole en chaire devant ses ouailles et devant le seigneur et d'appeler à renverser la monarchie de Louis XIV⁷⁰.

La rudesse de la tâche l'a rendu prudent et la prudence lui permit une ambition nouvelle. Il fallait parler pour demain, pour les générations à venir. La vérité de Meslier s'adresse aux générations futures, le meilleur de lui-même, il l'a réservé à ses héritiers en révolte. Un héritage qui semble sans doute un peu terni depuis 1789, depuis Rousseau, Diderot, D'Alembert⁷¹, Condorcet et les grands orateurs de l'Assemblée constituante. Meslier n'est pas Mirabeau, certes, mais il écrit soixante-dix ans avant que la volonté du peuple ne s'oppose à la force des baïonnettes.

Pourtant, il lui arriva de s'opposer à la noblesse et au clergé. En 1716, il refusa de recommander son seigneur, Antoine de Toully, à la prière dominicale sous prétexte qu'il maltraitait les pauvres et les orphelins. On dit aussi qu'il lui refusa l'encens et l'eau bénite, qu'il accorda les bancs à des bourgeois, qu'il parla contre la noblesse. Meslier refusait de respecter deux des droits honorifiques de la noblesse. Le hobereau déposa plainte auprès de l'archevêque de Mailly qui adressa une remontrance à Meslier

■ 68. *Ibid.*, tome I, p. 8.

■ 69. Voir note 5.

■ 70. Roland Desné dans « L'homme et son œuvre » rappelle qu'en 1700, on signale qu'un natif de Sedan surnommé « Vanini ressuscité » fut brûlé vif à Reims. *Ibid.*, tome I, préfaces, p. XXXIX, note 1.

■ 71. D'Alembert a écrit une épitaphe pour Meslier : « Ci-git un fort honnête prêtre, Curé de village, en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à Dieu d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois ne font pas cent bêtes », D'Alembert à Voltaire, le 30 mars 1762, in Rudolf Charles, vol.1, p. LV.

qui, le dimanche suivant, furieux, déclara en chaire : « Voici le sort ordinaire des pauvres curés de campagne, les archevêques qui sont des grands seigneurs, les méprisent et ne les écoutent pas ; ils n'ont d'oreilles que pour la noblesse. Recommandons donc le seigneur de ce lieu. Nous prierons Dieu pour Antoine de Toully, qu'il le convertisse ; et lui fasse la grâce de ne point maltraiter le pauvre et dépouiller l'orphelin⁷². » Le seigneur en fut tout mortifié, déposa à nouveau plainte. Meslier fut convoqué, sermonné, on lui reprocha mille choses, le soupçonna, le pria de se séparer de sa bonne et on l'incarcéra un mois au séminaire à Reims. De Mailly et de Toully ne tardèrent pas à trépasser, la vie de Meslier reprit son cours, il avait mieux à faire que de chercher chicane à cette canaille.

« C'est à sa table de travail, en compagnie de ses livres que le curé trouve le climat nécessaire à son épanouissement⁷³ », c'est le moment de retrouvailles avec lui-même, on le découvre à la lecture de son *Mémoire*, cet homme devenait authentiquement lui-même en écrivant. Seule l'écriture pouvait lui offrir les moyens de la vérité, celle qu'il se devait à lui-même, mais aussi vérité pour les autres, toujours présents sous la forme de ses « chers amis ». C'est là qu'il trouvait la consolation pour soigner son pessimisme « les seules lumières de la raison sont capables de conduire les hommes à la perfection de la science et de la sagesse humaine ; aussi bien qu'à la perfection des arts ; et elles sont capables de les porter non seulement à la pratique de toutes les vertus morales, mais aussi à la pratique de toutes les plus belles, et de toutes les plus généreuses actions de la vie⁷⁴ ». En s'appliquant cette maxime à lui-même, qui lutta seul pour vivre selon sa raison, on peut considérer qu'il vécut selon la sagesse en essayant d'accéder à la science, de s'améliorer, de trouver le chemin de lui-même en refusant de laisser passer une journée sans avoir fait l'effort de s'améliorer. Ne peut-on pas faire un parallèle, dans le geste d'écriture solitaire au moins, entre l'humble curé et l'empereur de Rome qu'il appréciait tant et qui comme lui tâchait de vivre philosophiquement ?

Au final c'est le devoir de vérité que nous retenons. Il ne s'agit pas de vérité théorique, Meslier n'est pas un homme de la *vita contemplativa*, il la rejette, c'est un homme de la *vita activa*, de la vérité existentielle, il refuse la religion de la vérité révélée pour entrer en religion de la vérité vécue, de la vérité recherchée et découverte sur terre et dans le cœur des hommes « et ainsi point d'autres religions parmi vous que celle de la véritable sagesse et de la probité des mœurs, point d'autre que celle de l'honneur et de la bienséance, point d'autre que celle de la franchise et de la générosité du cœur [...] de faire régner partout la vérité, la justice et la paix [...] que celle de maintenir toujours la liberté publique⁷⁵ ». Meslier est marqué par son existence de curé, par sa culture chrétienne, par son sacerdoce. Il n'abandonne jamais, même une fois mort, ses « chers amis », puisqu'il leur lègue

■ 72. *Abrégé de la vie de l'auteur* ; texte anonyme, d'après la version du manuscrit de Reims 653 cité par Desné, *Œuvres de Jean Meslier*, tome I, *op. cit.*, préfaces, p. XXVII-XXVIII.

■ 73. Dommanget, *op. cit.*, p. 49.

■ 74. *Œuvres de Jean Meslier*, *op. cit.*, tome III, p. 141.

■ 75. *Ibid.*, tome III, p. 155.

son *Mémoire*. Il fut sans doute moins double qu'on pourrait le penser à première lecture, sa passion pour la vérité ne lui autorisait pas d'avancer totalement masqué. Son *Mémoire* n'est ni un aveu ni une confession, c'est une clé, un ensemble de précisions sur la façon dont il mena son existence. Il pouvait très bien continuer de faire le curé sans croire en Dieu, ce qu'il voulait c'était le bien des autres, ce qui lui permettait de le faire était la profession de curé, il accepta le rôle, non pas pour le jouer intégralement, mais pour jouer ce qu'il ne pouvait pas être (croyant) et pour être ce qu'il était (généreux).

« Profitez donc sagement du temps en vivant bien »

Le génie colérique qui anime Meslier, on le retrouve avec le Camus de *L'Homme révolté*, ou le George Orwell⁷⁶ du *Quai Wigan* ou d'*Hommage à la Catalogne*.

Cette colère n'est pas la colère ambitieuse de ceux qui veulent changer l'homme ou changer le monde, elle est la colère des humbles qui veulent tout simplement vivre en hommes avec des moyens d'hommes. Cette colère manuscrite en trois exemplaires d'une écriture fine et serrée au début du XVIII^e siècle rappelle qu'on a toujours raison de se révolter et surtout contre les hommes qui aiment se laisser commander.

« Profitez donc sagement du temps en vivant bien, et en jouissant sobrement, paisiblement et joyeusement, si vous pouvez, des biens de la vie et des fruits de vos travaux car c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre, puisque la mort mettant fin à la vie, met également fin à toute connaissance et à tout sentiment de bien et de mal⁷⁷. »

Meslier réactive les sagesses antiques : on n'a qu'une seule vie, on ne la réussira pas en rêvant à l'immortalité, en exerçant sa volonté de puissance sur ses congénères, en accumulant des richesses et des biens, en sombrant dans la démesure qui transforme tout bonheur en malheur, parce qu'être heureux c'est jouir de ce qui est possible, parce qu'être malheureux c'est vouloir l'impossible. Meslier propose un art de vivre fondé sur une philosophie matérialiste, une construction de soi à partir de la matière humaine, du corps, de la sensation et de l'éducation, non pas une sagesse des horizons lointains et du ciel étoilé, mais une attention au monde, une sollicitude, une vergogne qui repose sur la confiance faite aux humbles. ■

Florian Brion,
Professeur de philosophie

■ 76. Voir Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Allia, 2008, p. 14 : « Son [Orwell] socialisme s'abreuve directement à sa propre expérience vécue de l'humiliation sociale [...]. Et c'est sur cette base intuitive qu'il édifie sa vision du monde. » Le parallèle entre la critique de Meslier et celle d'Orwell, un mélange de volonté de progrès, de rupture radicale et de maintien ou de retour d'un ordre ancien, pourrait être approfondi à la lecture de Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste Tory*, Climat, 1995.

■ 77. *Œuvres de Jean Meslier, op. cit.*, tome I, p. 41.